

Robert Lalonde, Suzanne Myre, Jacques lazure

Michel Lord

Numéro 128, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36800ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2007). Compte rendu de [Robert Lalonde, Suzanne Myre, Jacques lazure]. *Lettres québécoises*, (128), 30–31.



Robert Lalonde, *Espèces en voie de disparition*,
Montréal, Boréal, 2007, 200 p., 19,95 \$.

Le chant doux et douloureux de la nature

Acteur, auteur bardé de prix et de distinctions, Robert Lalonde frappe l'imagination à chacune de ses parutions.

Son quatrième recueil de nouvelles (et dix-neuvième ouvrage), *Espèces en voie de disparition*, ne fait pas exception. Même s'il s'inscrit dans le même imaginaire « naturel » que ses autres livres, dont les magnifiques derniers recueils de 1999, *Le vaste monde* (Seuil) et *Des nouvelles d'amis très chers* (Boréal), le recueil de 2007 comble encore le lecteur.

Chacune des onze nouvelles mériterait un long commentaire. C'est dire la qualité de l'écriture — généralement fluide comme eau de source, parfois poétique (« Un grand oiseau sauvage battait des ailes entre mes côtes », p. 100) —, et le soin apporté à chaque récit, ainsi qu'à la construction du recueil.

Les nouvelles d'ouverture, « Espèces en voie de disparition », et de clôture, « Des nouvelles d'Afrique », se répondent comme en écho, entre le Québec et l'Afrique, avec cette Bernadette évoquée dans l'une et mise en scène dans l'autre. Cette femme compte — comme son fiancé trop tôt disparu en 1959 sous les eaux d'un lac gelé dans la Matapédia — parmi les espèces en voie de disparition, sans doute à cause de son courage et de sa passion. Projetée à l'autre bout du monde dans le finale du recueil, Bernadette a survécu et filme au Bénin « les séquences d'une métamorphose infinie : scènes de passage, de transgression, visages maquillés et pourtant nus ». (p. 195) Ce projet de film, de montage, est tout à fait à l'image de l'imaginaire de Lalonde et de sa façon de le représenter éloquentement par une écriture à la fois sauvage et magnifique.

Si la mort rôde dans le recueil, le goût de l'aventure et de la vie n'en est pas moins important. C'est plutôt lui qui domine, les êtres trouvant une forme de rédemption dans la contemplation ou la simple fréquentation de la nature. « Première neige sur la batture » offre ainsi le tableau déchirant de deux hommes, dont l'un mourra dans les bras de l'autre au milieu d'une nature où ils admirent « le chamoiré roux pâle et frais encore d'un feuillage, le duveté clair d'un plumage ». (p. 38)

« Petit matin d'avril », de son côté, fait penser à « Un jardin au bout du monde » (de Gabrielle Roy), mais plutôt heureux. Un vieil homme et une vieille femme, lui encore vert, elle qui tombe de plus en plus souvent, parlent de la vie, de la mort, tout en cultivant leur jardin. Ce matin-là, la force du désir les rejoint tous deux. Un bel hymne à la force de la vie et de l'amour.



ROBERT LALONDE



MICHEL LORD

La nouvelle la plus longue (30 pages), « Un chalet, un autre, toujours le même », est aussi la plus revendicatrice et la plus intense. Le narrateur se rappelle un amour fou alors qu'il avait

18 ans en 1968. Daniel était beau et fort, une sorte de bûcheron sauvage et magnifique. De manière discrète, le discours suggère une sexualité débridée, mais, en même temps, rend compte de l'interdit qui pesait encore à l'époque sur l'homosexualité. La nouvelle se fait chant d'amour et cri du cœur pour la liberté et contre « cette étouffante histoire d'obéissance, de péché, de honte, notre histoire » (p. 145) dont il faut se libérer.

Robert Lalonde, maître nouvellier, est certainement l'un des meilleurs chantres de la nature, de la vie et de la liberté, par-delà tous les interdits et toutes les souffrances.



Suzanne Myre, *Mises à mort*,
Montréal, Marchand de feuilles, 2007, 184 p., 21,95 \$.

L'art de frapper juste

Une écriture décapante.

C'est toujours avec un immense plaisir que j'ouvre un recueil de nouvelles de Suzanne Myre, qui en est déjà à son cinquième depuis 2001. À ce rythme, elle va peut-être un jour s'épuiser mais, pour l'instant, la source semble intarissable.

Treize nouvelles, assez variées, avec certains recoupements de scénarios, et une thématique obsédante, commune ces temps-ci dans le champ de la nouvelle : la mort violente, le meurtre, le suicide. « Vile ville » suit ainsi les déambulations d'une femme en mal d'amour qui meurt des mains mêmes de son « amant » d'un jour. Dans « Il l'aime tant », le même scénario se répète en finale, bien que le criminel soit cette fois amoureux fou d'une femme qui ne cesse de lui trouver des défauts.

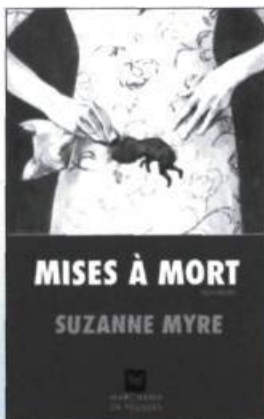
Parfois, Myre déjoue narquoisement le lecteur. Ainsi, dans « Cadeau d'anniversaire », la narratrice — qui avoue bizarrement à la fin qu'elle ne sait pas écrire — semble se préparer au suicide. Elle parle de ses enfants (une prostituée, un chômeur) qui l'inquiètent, avec raison. Elle place son chat, fait débrancher le téléphone mais elle révèle finalement qu'elle se prépare à partir en voyage pour la première fois de sa vie. Ce devra être un bien long voyage... Il en est de même dans « Câlîn manqué », où le lecteur s'attend au pire. Cette nouvelle charmante narrée par une fille de douze ans, délurée, aimant la lecture



SUZANNE MYRE

(Romain Gary, Boris Vian...), et amoureuse de son frère de seize ans, devient jalouse le jour où il ramène une fille à la maison. Le discours crée une attente d'inceste, de meurtre, de suicide, mais demeure dans les limites du comportement enfantin ou préadolescent. Comme toujours, une écriture très vive, qui respecte ici la perspective d'une jeune fille traversant une phase critique, bien normale à cet âge. Myre fait aussi preuve d'un sens aiguisé de l'observation et du langage approprié aux circonstances. Le scénario contraire se produit dans « Marie, à mort », où la narratrice aime Marie d'amour fou. Elles sont très jeunes, sans doute adolescentes. Un jour, Marie préfère sortir avec un garçon, ce qui jette la jeune narratrice dans un désespoir et même une dépression profonde. Elle planifie son suicide selon une recette qu'elle a trouvée sur Internet. Une horrible réalité de plus en plus fréquente.

La mort peut à l'occasion être magnifiquement euphémisée. « Ne vous endormez pas ! » prend la forme d'un conte merveilleux et parodie le Cirque du Soleil. Une



filles, Sophie, a le don de faire le clown et d'endormir le public qui la regarde. On l'envoie travailler au Cirque du Sommeil dans une ville imaginaire où les gens sont très tendus et friands de ce cirque qui les détend. Mais Sophie préfère utiliser son don pour voler les gens après les avoir endormis. Elle s'enrichit jusqu'au jour où les responsables du cirque la plongent dans un sommeil interminable pour la neutraliser. Elle est exposée en permanence dans un cercueil où les gens peuvent l'admirer pour se détendre. Tiré par les cheveux ? Peut-être, mais également une délicieuse « Belle au bois dormant » moderne.

La longue nouvelle de clôture « Mona se terre » fascine et émeut, surtout vers la fin qui en vient à expliquer les quarante premières pages. Mona, jeune femme déprimée pour une raison inconnue presque tout le long de la nouvelle (on croit que c'est parce que son amant l'a abandonnée, mais c'est pire), se retire dans un couvent pour une retraite réparatrice, et ce, même si elle est plutôt athée. La mort, comme il se doit dans ce recueil, constitue le point aveugle de la nouvelle.

Myre a l'art de rendre compte des situations les plus étranges de manière frappante et extraordinaire.

Jacques Lazure, *Objets de guérison*, Montréal, VLB, 2007, 152 p., 17,95 \$.

Sujets à contamination

L'incohérence tue la nouvelle.

Les personnages du second recueil de nouvelles de Jacques Lazure, *Objets de guérison*, ont pour la plupart des problèmes de santé mentale ou des ennuis sérieux dans la vie. Certains cherchent à se guérir, d'autres s'abîment dans la dépression, le désespoir ou la rage meurtrière. Thématique connue, parfois difficile à mettre en forme, comme ici.



JACQUES LAZURE

Le recueil commence mal. Dans « Le risque du désert (1) », un homme est à la morgue pour identifier son ex-femme dont il est séparé depuis cinq ans. Elle a été retrouvée morte dans le désert du Sahara. Il a honte parce qu'il ne s'est pas inquiété de sa disparition trois mois plus tôt. Or, il ne savait même pas qu'elle avait disparu et, de plus, « depuis son divorce [...] il restait parfois sans nouvelles de Caroline pendant cinq, six, sept mois ». (p. 9) Puis on apprend que c'est elle qui a voulu le divorce et que, lui, il voulait rester avec elle. Or,



deux pages plus loin, la narration révèle que « Caroline, à l'époque, représentait un frein à son existence ». (p. 13) Des incohérences de la sorte dans une nouvelle d'ouverture, c'est mortel. Dans la suivante, « À propos de Martha », un personnage reconnaît depuis le rivage le cadavre de sa voisine au milieu du fleuve. Faut avoir une bonne vue... Suit « Le crachat », où le narrateur se prend pour un poète parce qu'il tue en laissant des « inscriptions » qu'il croit poétiques près des cadavres. Et il ne sait même pas qu'il est l'assassin. Idiot, malade ? Allez-y voir. En prison, il rêve qu'un éditeur publie ses rares gribouillages. Dans « La main morte », un homme trouve une main coupée, découvre qui est la mère de la morte, devenue folle à la suite de sa disparition, et va lui remettre cet objet macabre. Geste un peu fou que de remettre dans un asile une main coupée à une vieille dame que l'on sait déjà folle.

« Les conscrits de faïence » montre un narrateur qui partage une chambre d'hôpital avec deux autres malades, dont un mourant sur lequel il discourt. Lui-même se définit comme « l'indésirable poète, anéanti par des meurtrissures de mots. Le dernier conscrit de faïence ». (p. 50) Ce que cela veut dire ? Aucune idée, et le texte n'aide pas au décodage. La discrétion nouvelle a des limites.

Les autres récits de ce recueil de vingt et une nouvelles sont un peu plus cohérentes. Certaines même sont fascinantes, comme « Le désespoir dans ses grandes lignes ». Le titre est une citation d'un poème d'André Breton, « Le verbe être », qu'une préposée lit en présence d'un autiste dans un centre hospitalier. L'autiste réagit fortement à cette lecture, comme faisant écho à son propre désespoir. « Une mort trop douce », quant à elle, rend bien compte de la douleur que l'homme ressent au moment de la perte d'une bête adorée, ce qui contraste avec le sort que l'on réserve aux hommes dans des guerres cruelles.

Pour tout dire, voilà un recueil inégal qui rappelle que la nouvelle est un genre exigeant que tous ne pratiquent pas avec un égal bonheur.